

la poursuivent, et sa famille à leur fureur, suffirait à la gloire d'un fabricant de mélodrames. D'Annunzio sait éteindre une lampe avec beaucoup d'adresse. Les dernières scènes du second acte sont d'une force réelle. Le dénouement de la tragédie est d'une puissante ingéniosité. Et, çà et là, au cours des trois actes, il y a des détails pittoresques, qui amusent, qui charment, ou qui terrifient le spectateur.

Mais d'Annunzio n'a pas pu renoncer au goût qu'il a pour les morceaux de bravoure. Dans *la Fille de Jorio*, abondent les couplets brillants, — trop brillants : d'Annunzio, ici, ne s'est-il pas trop abandonné au plaisir de prouver, une fois de plus, qu'il est un virtuose, un grand virtuose ?

Je ne serais pas étonné qu'un jour *la Fille de Jorio* séduisît un de ces musiciens que les Italiens mettent tant de fierté à applaudir, maintenant. Et peut-être, débarrassée de discours inutiles, ornée de musique par Puccini ou Mascagni, la verrons-nous triompher, comme triomphent *la Tosca* et *Cavalleria rusticana*.

M. Lugué-Poe a fait les plus louables efforts pour monter *la Fille de Jorio*. M^{me} Suzanne Després a été fort belle dans le personnage de Mila di Codra ; M. Saillard a joué Aligi avec beaucoup de justesse.

A.-FERDINAND-HEROLD.

MUSIQUE

Le budget des Beaux-Arts. — OPÉRA : *Daria*, drame lyrique de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, musique de M. Georges Marty. — Les concerts.

Les chiffres ont leur éloquence. Le *Courrier de l'Orchestre* de décembre dernier fournit de précieux enseignements sur la sollicitude de l'Etat à l'endroit de l'art de notre pays. Il appert d'un récent rapport de M. Henry Maret que, « depuis dix-sept ans, pour une augmentation de 627 millions dans les dépenses générales, le budget des Beaux-Arts ne s'est accru que de 1.800.000 francs », et que, d'un total de recettes annuellement réparties jusqu'au denier ultime et s'élevant à plus de 3 milliards et demi, notre prodigalité nationale affecte le somptueux magot de 13 millions à l'entretien des neuf Muses. Encore n'est-ce là guère qu'une façon de parler, et on n'ose pas se demander ce qui peut bien rester, en liquides espèces, à verser dans la tirelire des pauvres filles, après déduction légitime des menus frais d'administration de leur fortune, prélèvement des honoraires réservés à leurs directeurs spirituels, gardiens austères d'une vertu trop exposée, aux surveillants de leurs progrès ou sous-gérants de leurs immeubles subventionnés, mouches du coche et hannetons bourdonnants essaimés de la censure aux inspections variées et lucratives. Le *Courrier de l'Orchestre* ne précise pas la part entière de l'art musical dans la distribution du trésor, mais si nous savions avec

lui que notre Opéra y est inscrit pour 800.000 livres traditionnelles, il nous apprend que, des 13 millions de la munificence budgétaire, notre musique symphonique reçoit depuis peu un encouragement de 30.000 francs. Cette aumône, toutefois, doit être méritée, et il se trouve, par aventure assez exceptionnelle, que les obligations qu'elle entraîne en font l'argent peut-être le plus intelligemment employé du genre. Puisque « l'État, c'est nous » désormais — ainsi que nul aujourd'hui n'en ignore et n'en voudrait douter, — on voit, par cet officiel exposé, que nous pourrions difficilement passer pour des Mécènes, épithète, au surplus, qui fleure un ambiant césarisme évoquant le fâcheux lointain de quelque pourpre romaine; mais, si nous ne risquons pas de nous ruiner à ce jeu, du moins serait-il souhaitable que telle fort jolie portion d'aussi maigres subsides servît à autre chose qu'à manifester d'excellentes intentions sans aboutir jamais qu'aux plus décevants résultats.

Le cahier des charges de notre Opéra contraint celui-ci à monter, tous les trois ans, un ouvrage en deux actes, commandé à quelqu'un des lauréats du Prix de Rome. Pourquoi deux actes, plutôt que trois ou plus; trois ans plutôt que deux ou moins? On n'a jamais pu savoir; mais ce que chacun est bien forcé de constater, c'est la série de « fours » s'allongeant trisannuellement de l'appoint périodique. Il semble même que le talent éventuel du musicien n'exerce ici aucune influence appréciable. A vrai dire, il serait peut-être téméraire d'affirmer une analogue irresponsabilité des poèmes confectionnés pour la circonstance; d'autant que, des œuvres en cause, les rares qui ont paru se défendre le mieux contre l'insuccès habituel étaient précisément des ballets. Qu'il émane, en effet, du théâtre ou du compositeur, qu'il soit libre ou imposé peu ou prou, le choix de ces livrets agréés ne déconcerte pas moins que leur rédaction. On a peine à imaginer un entrepreneur de spectacle et des artistes s'associant pour l'avortement certain de leur commun effort, et on cherche quel Œdipe pourrait résoudre une pareille énigme. Sans doute, il n'est pas donné à tout le monde de réussir à condenser en peu d'espace une action de quelque intérêt, mais MM. Aderer et Ephraïm paraissent justement s'être adonnés à cette spécialité par une inclination naturelle. Ce sont des écrivains de qui les levers de rideau, du Palais-Royal à la Comédie-Française, en passant par l'Odéon, furent joués un peu partout. Par quel mystère la collaboration de deux hommes d'esprit accoutumés de travailler ensemble accoucha-t-elle du livret de **Daria**? Une histoire d'amour est, à priori, toujours humaine assez pour émouvoir, rien que si ses héros révèlent seulement la moindre vraisemblance de vie. Au lieu de cela, nous voyons des pantins débiter des niaiseries incohérentes, s'agiter dans une intrigue d'Ambigu et de Bibliothèque Rose, qui serait mieux

nommée *la Jeunesse du Général Dourakine*, si l'adéquat héros n'y décadait de strangulation, et où des péripéties puériles ou brutales se déroulent sans raison, quoique, hélas! — avec rime. Je croirais faire injure aux librettistes en supposant qu'ils eurent un instant quelque illusion sur leur œuvre de poètes, mais, alors que la musique est notoirement réconciliée avec la prose, pourquoi persister à rimer afin de perpétrer des... « vers » comme en voici? — « Un peu moins fort! — Mon enfant dort! » — Ou bien, couleur locale inspirée de slavisme : « Alexis, Dimitri, Stépanoff... Arina, —... Ma petite popovna... » Ou encore, à la fin des danses : « Et maintenant, Stéopouchka, — Comme aujourd'hui c'est grande fête, — Pour ces braves apprête — Un beau festin... A flots fait couler le vodka! » Il ne manque pas non plus de ces quatrains candides, que la Providence de notre Opéra collectionne en d'obligeants fascicules pour une éternité de mirlitons. Autant que ceux de Dieu le Père ou Jéhova, d'ailleurs, les desseins ourdis en ce monument semblent impénétrables. Serait-ce exprès que notre Opéra s'obstine à concurrencer Guignol avec un bonheur qui témoigne des plus remarquables dispositions naturelles? On raconte que les costumes y sont inventés par l'aquarelliste investi chez M. Carré du même office. Qui donc, ici, lui suggéra d'habiller un boyard en cocher, lui dicta, pour vêtir un moujik, du velours noir à trente francs le mètre tranchant sur taffetas ponceau, et le persuada que les paysannes russes se taillent leurs corsages dans des serviettes à thé? En ajoutant l'imprévu surrogatoire de la mise en scène invétérée au dit lieu, on conçoit trop que l'ensemble des conditions où il doit se débattre n'y favorise guère la manifestation du génie musical, eût-il couvé sous la cendre des années amoncelées depuis la Villa Médicis. Celui de M. Marty, cependant, paraît avoir souffert surtout de la longueur de l'attente. Si le feu sacré qui l'anime a duré sans s'éteindre, on n'en voit plus jaillir l'étincelle de quelque personnalité. Une sorte de lassitude se dégage de son œuvre sincère, mais terne et comme indécise. On dirait que le musicien s'évertue tardivement à dépouiller le Prix de Rome de jadis et, flottant entre le lyrisme actuel et l'autre, c'est encore dans les morceaux détachés selon la coupe ancienne qu'il se montre le plus à l'aise. Ailleurs, son inspiration semble s'empêtrer dans la litanie de discours, à la vérité, bien peu faits pour en seconder l'essor. Ses récitatifs ont l'allure la plus sereinement démodée. Son harmonie s'accuse conservatoriale autant qu'une instrumentation dont les « tenues » explétives empâtent jusqu'à la verdure sauvageonne des thèmes slaves empruntés sans compter aux recueils de chansons populaires. L'impression la moins douteuse, en tout cas, est que le talent de M. Marty ne le prédestine pas péremptoirement au drame lyrique. Si la faculté lui en fut laissée, il eût peut-être été plus heu-

reux avec un ballet. Le préjugé des musiciens modernes contre ce genre d'ouvrage, au surplus, est un des méfaits les plus profondément regrettables du publiciste Wagner. Un ballet-pantomime peut constituer le prétexte, non seulement d'un chef-d'œuvre musical, mais d'une véritable œuvre d'art, au sens le plus élevé et le plus complet du terme. Ceci dépendrait surtout de la réalisation scénique. Assurément, on sait d'avance comment notre Opéra s'y prendrait, et on n'attend pas de lui l'évolution d'une forme d'art qui pourrait devenir féconde. Mais, vu la qualité des livrets qu'il nous offre, public et compositeurs ne sauraient que trouver avantage à en être privés, et les prix de Rome y gagneraient sans doute autant que notre musique, si l'Etat interdisait à notre opéra de leur commander autre chose qu'un ballet, — où on aurait toujours la ressource de fermer les yeux pour écouter, à l'occasion, pour admirer sans malaise. L'interprétation de *Daria*, en somme, apparut fort convenable. L'absence de simagrées, chez M^{lle} Fix, dénonçait aussitôt la débutante entrée d'hier en la maison. Généralement naturelle et gracieuse, elle eut pourtant quelquefois des gestes un peu courts; la voix est agréable et jeune. Ganté d'antilope impeccable, au large dans son pantalon, étriqué dans sa redingote, M. Rousselière en promena le drap d'un vert à faire peur aux moineaux, bordé de modique astrakan, de la ville à l'izba, puis aux sombres forêts où il chasse le fauve sans qu'une année d'usage attestée par un gosse au berceau effleurât l'immaculée fraîcheur de son accoutrement. Il chanta juste et agit de son mieux, encore qu'en sa colère, ou se croisant les bras, il ait atteint parfois à un Croquemitaine irrésistible. Mais le triomphateur a été M. Delmas, qu'une ovation paya de sa « Chanson Cosaque, » où tout en se décelant prestigieux chorégraphe à la barbe ébahie de M. Hansen, l'excellent artiste enfin sut secouer une torpeur envahissante et sauver du moins les apparences.

§

Les concerts ont commencé de tenir leurs promesses, quoique, hormis M. Cortot, nos chefs d'orchestre ne semblent pas se fouler la rate à renouveler leurs programmes. On a pu remarquer que, depuis quelque temps, ils nous jouent de plus en plus volontiers *la Neuvième*. Assurément, c'est une belle chose; mais, cinq ou six fois chaque année en des endroits divers, c'est peut-être un peu beaucoup pour un seul ouvrage d'un seul homme, fût-ce Beethoven, lequel doit être bien humilié de « faire de l'argent » presque à l'égal du *Jongleur de Notre-Dame*. Il n'est pas sans danger de saturer un public payant d'un chef-d'œuvre; on risque d'y galvauder celui-ci et d'en dégoûter celui-là. Et puis, si nos *Kapellmeister* répugnent aux vivants, il y a aussi d'autres morts qui méritent mieux que l'épithète des diction-

naires. Quelques artistes, dignes de ce titre, se plaisent à fouiller l'illustre nécropole et en exhument parfois des merveilles. Les récitals de M. J. Debroux à la salle Pleyel ont fait revivre, en sa force élégante, notre vieille école de violon, avec certains contemporains français de Bach : Francœur, Senaillé et J.-M. Leclair, duquel, précisément M. de La Laurencie vient de reconstituer l'histoire obscure et tragique dans le dernier Recueil trimestriel de la Société internationale de Musique, en démontrant les erreurs entassées à ce propos par Fétis. A la Schola et sur le piano, M^{lle} Selva nous révéla les curieuses *Sonates* à programme biblique de J. Kuhnau (1660-1722), l'aîné, sinon l'ancêtre, de Couperin, Rameau, Scarlatti et Bach rangés par ordre de naissance, et aux morceaux choisis de qui M^{lle} Selva déploya sa maîtrise admirable. Les deux séances de M^{me} Landowska furent particulièrement intéressantes, non pas seulement pour la grâce toute féminine d'une interprétation qui semble ressusciter une époque, mais aussi pour l'inédit ou inconnu qu'elles divulguaient; — tels, dans la première, deux superbes *Menuets* de Clérambault. Avec W. Byrd (1546-1623) et M. Praetorius, la seconde remontait en un plus long passé, et l'ingénieuse artiste eut l'idée originale de nous y raconter la *Valse*, pour ne s'arrêter qu'à Chopin en parlant de la *Volte* antique. Une notice érudite nous tuyautait sur cette danse au rythme devancier du lænder, et, dévoilant sans y songer la probable modernité du pantalon, nous apprenait que le chaste Louis XIII la bannit de sa cour, estimant qu'elle y soulignait à l'excès les charmes des danseuses « dont les jupes cueillaient trop le vent ». Le jeu de M^{me} Landowska serait, certes, capable de faire aimer le clavecin même à ceux qui en sont aussi peu férus que votre serviteur. Quoiqu'on puisse alléguer en faveur de son usage à l'égard de compositions destinées d'abord à cet instrument, si je m'en accommode fort bien pour écouter *le Coucou* de Daquin, voire *les Tricotets* de Rameau ou *le Forgeron* de Hændel, j'avoue que l'inspiration de François Couperin m'y paraît rapetissée. Des génies de sa trempe, d'ailleurs, ne sont pas liés à une époque, et celui-ci devança de si loin la sienne que son harmonie, qu'on dirait quelquefois d'aujourd'hui, peut apparaître aisément peu compatible avec une expression désuète encore qu'évidemment authentique. Il y aurait trop à dire sur ce point délicat pour autoriser des conclusions absolues dans l'un ou l'autre sens, et l'occasion ne manquera pas d'y revenir, aussi bien qu'à l'œuvre de ce « claveciniste », qui ne fit ni fugues ni sonates, et, dans l'adorable florilège de pièces brèves aux vellétés naïvement didactiques, fut simplement, ingénument, peut-être sans le savoir et, à coup sûr, sans le chercher, un grand autant que délicieux musicien. La place me manque pour parler comme il conviendrait des soirées du Quatuor Parent, où se sont succédé Franck, V. d'Indy, Beethoven et les plus

audacieux de nos indépendants. Des noms et ouvrages contre qui le temps ne prévaudra point ont un rapport assez lâche avec l'actualité pour n'être pas gênés d'attendre une quinzaine. Il est bon, toutefois, de signaler sans retard l'enthousiasme du public au concert consacré à Claude Debussy et Maurice Ravel. Depuis *Pelléas*, il y a décidément quelque chose de changé dans notre sensibilité musicale. Cet art rénovateur, issu tout droit de l'inéluctable nature, n'a pas seulement libéré déjà la fantaisie créatrice, il pénètre invinciblement l'âme anonyme de la foule. C'est bien mieux que de la « musique de l'avenir » ; c'est désormais celle du présent.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un nouveau livre de M. Léopold Courouble. — Un bon article de M. Dulait dans *En Art*. — Les revues flamandes : *Ontwaking, Vlaanderen*. — Une Etude sur la littérature française contemporaine en Belgique. — Théâtres. — Conférences. — Expositions. — Le « Cercle de Lecture » d'Ostende.

M. Léopold Courouble vient de publier sous ce titre, *La Maison Espagnole*, un volume de souvenirs d'enfance et de jeunesse qui complètent très agréablement sa série de romans bruxellois. La maison espagnole fut son berceau. C'est là que s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse. L'auteur nous en fait une description fervente. Elle était située, rue des Chartreux, dans un des bons vieux quartiers du bas de la ville. C'était une maison « cossue », un hôtel du passé entretenu avec révérence, dont le jardin était un des plus beaux du vieux Bruxelles.

Ce qui faisait de notre jardin un séjour de perpétuel enchantement pour moi, raconte l'auteur, c'est qu'il était margé sur une longueur de près de cinquante mètres, par la Senne qui coulait en parfait contre-bas. De ce côté, un mur très peu élevé laissait apercevoir les maisons de l'autre rive, tout un noir fouillis, une eau-forte de bicoques en bois dressées sur d'innombrables pilots, pourries, sordides, se bousculant hors de l'aplomb et dont les petites fenêtres aux vitres crevées et crasseuses se pavoisaient en toutes saisons de guenilles magnifiques. Un brutal tapage de bâtons écurant le ventre des tonneaux s'échappait de ces masures lacustres où de volumineux brasseurs vêtus d'un *pilou* encroûté et confit, besognaient sans relâche, triturant, mélangeant, clarifiant les glorieuses bières bruxelloises. En hiver les brassins, faisaient d'odorants brouillards qui stagnaient longtemps au-dessus de la rivière. Mais, encore que le mur ne fût pas méchant, il ennuyait quand même notre curiosité. De fait, il nous dérobait le plus intéressant, c'est-à-dire le flot dont on entendait seulement le doux rigolage, ou bien le petit fracas au temps des grosses pluies. Aussi, quelle joie d'ouvrir furtivement l'une des portes pratiquées dans le mur, et de regarder couler l'eau lente, l'eau limoneuse et lourde charriant mannes, chapeaux, bouchons de paille, charognes tuméfiées, toutes épaves lamentables qui